

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 7

Artikel: Les pluies de sang
Autor: A. D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256033>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

elles cessèrent tout à fait, jusqu'au jour où quelques années après le facteur Yvonnice sortit de sa boîte une petite enveloppe largement encadrée de noir.

— Des nouvelles de... Paris, fit-il d'une voix incertaine.

Corentine avait senti un brouillard passer devant ses yeux ; elle s'assit sur la plus proche chaise.

— Lis, Yvonnice ! murmura-t-elle de son rude organe qui s'étranglait.

Le facteur déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier, bordée, elle aussi, de la bande de deuil.

— Ce n'est pas de votre fils, dit-il très bas : c'est signé de « Madeleine »...

— Lis ! répéta la veuve d'un accent plus sourd.

Et, troublé, Yvonnice lut.

Elle disait, la triste lettre noire, qu'une épidémie de fièvre typhoïde sévissait dans le quartier habité par le jeune ménage Malhouët, qu'Hervé, souffrant et affaibli depuis longtemps, ainsi que maintes fois il l'écrivait à sa mère, avait été une des premières victimes du fléau. Selon son suprême désir, sa dépouille mortelle allait retourner à la terre natale. Et Madeleine, désormais seule au monde, suppliait la mère de lui permettre de venir pleurer avec elle celui que toutes deux, elles avaient tant aimé...

Corentine ne bougea pas ; elle était comme une bête assommée.

Quand elle eut repris ses sens, elle ne fit pas répondre à l'implorante épître. Hervé était mort ; que lui importait le reste ? Que lui importait surtout l'étrangère qui s'était approprié quelques années de cette vie disparue, la femme que Corentine englobait confusément dans sa haine farouche contre la ville qui lui apparaissait comme un monstre dévorateur de ces grands enfants que restent les hommes éloignés de leur mère ?

IV

Corentine s'asseyait toujours devant la porte de la maison. Mais son regard ne son-
dait plus le lointain du chemin. Elle n'attendait plus rien. Elle vivait à peine, pétrifiée dans son deuil taciturne et morne, dans le souvenir épouvanté du vœu formé jadis et si lugubrement accepté : il lui était revenu son Hervé, mais entre les planches d'un cercueil, et elle le regardait pour toujours, là-bas, sous la dalle du cimetière où, chaque matin, elle s'agenouillait !

La journée, ensuite, s'écoulait, pesante, prolongeant la pensée du pèlerinage de douleur et le rêve obscur qui, maintenant, emplissait le cerveau embrumé de la solitaire. Bientôt, elle partirait aussi, son corps lassé irait dormir à côté de celui d'Hervé ! Et elle caressait le songe d'un monde autre, où, par delà la terre, les âmes se retrouvent et s'expliquent, où les enfants redevennent petits et dociles et les mères tendres et douces, tous heureux une fois libérés de l'enveloppe humaine qui trahit, arrête les élans du cœur et l'humilité des regrets...

Vers la fin d'un brûlant après-midi d'août, elle remuait ces germes d'idées dans son esprit engourdi, lorsque le son d'une voix timide la tira de sa méditation prostrée.

— Pardon, madame...

Corentine leva la tête, qu'elle tenait toujours, à présent, penchée sur sa poitrine, et son regard atone dévisagea une inconnue debout en face d'elle.

C'était une jeune femme de vingt-cinq ou vingt-six ans, modestement vêtue de deuil.

Ses chaussures et le bas de sa robe noire couverts de poussière disaient qu'elle avait dû fournir un long trajet, et un grand air de lassitude était répandu sur sa figure douce et pâle, à moitié cachée par les feuil-
lages de la magnifique gerbe de roses que ses bras pressaient contre elle, d'un geste de tendresse.

En dépit de cet examen favorable, la veuve ne répondit pas, attendant, avec cette indifférence que, désormais, elle apportait à toutes les choses.

Et l'étrangère reprit :

— Pardon, madame... voudriez-vous me faire la charité d'un verre d'eau ?... J'arrive de loin, la chaleur est accablante, et je suis bien épuisée !

Jamais Corentine Malhouët ne s'était refusée au devoir d'accueil ; elle se leva et, désignant sa maison dit simplement :

— Entrez !

Une seconde après, elle plaçait devant la voyageuse, sur une serviette de toile bise, une jatte de lait et du pain.

La jeune femme suivait, d'un œil de tristesse étonnée, l'allure cassée de la veuve, ses gestes lents, comme désintéressés de tout, et devinant là une grande douleur, comparable peut-être à celle qui avait ravagé sa vie et faisait que rien ne lui était plus, elle remercia avec plus d'effusion.

— Merci, madame... Oh ! merci mille fois !... C'est trop de bonté !...

Corentine soupira et, soucieuse de se montrer hospitalière, fit violence à son mutisme pour demander :

— Vous n'êtes pas du pays ?

— Non, je suis Parisienne...

La vieille femme eut un tressaillement ; de la dureté vibrat dans sa voix quand, au bout d'une seconde, elle questionna :

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?...

L'étrangère caressa du regard les roses qu'elle gardait près d'elle, sur la table ; des larmes perlèrent au bout de ses longs cils, et son organe de cristal semblait prêt à se briser, tandis qu'elle répondait :

— Je viens rendre visite à une tombe... J'ai quelqu'un ici... Est-ce loin, madame, le cimetière ?

— Tout droit... derrière l'église qu'on aperçoit de là, répliqua Corentine, si bas que son interlocutrice l'entendit à peine.

Toutes deux se turent. La hantise coutumière les avait ressaisies. Chacune s'abandonnait maintenant à la torture secrète de sa vie, et elle perdirent la conscience de leur mutuelle présence.

Corentine s'était assise, les mains au long des genoux, les yeux dans le vague, immobilisée soudain en une pose d'indicible détresse.

La jeune femme ne bougeait pas davantage, son pur regard assombri, ouvert sur quelque vision d'horreur...

Cependant, elle se réveilla la première de ce cauchemar qui les paralysait ; elle se leva, remercia de nouveau et, reprenant ses roses, s'en alla vers le chemin, de la démarche inégale et hâtive de ceux qui touchent à un but cher et redouté...

Corentine l'avait suivie.

Invinciblement, sans pensée, elle allait, parce qu'une puissance inconnue et irrésistible la jetait sur les pas de cette inconnue...

Toujours derrière la jeune femme, elle pénétra dans le cimetière, la vit chercher, lire les inscriptions des dalles funèbres, et enfin s'abattre, sanglotante, sur la tombe d'Hervé.

Un grand frémissement secoua la mère... La brise très douce lui apportait le murmure de la voix éplorée qui se lamentait, parlait au mort... Avec des précautions infinies, pour que ne criât point le gravier du sentier coutournant le triste et gracieux encos, tout fleuri par l'été, Corentine alors s'approcha.

Prosternée, embrassant à plein bras la pierre qui portait le nom d'Hervé Malhouët, l'inconnue laissait échapper des phrases au milieu de ses larmes :

— Je suis venue te voir, mon Hervé ! murmurait-elle... Je n'y tenais plus !... je ne pouvais plus vivre, loin de cette place où tu dors !... C'est que tu m'es trompé, mon bien aimé !... Tu m'avais assuré que ta mère est bonne sous sa rugueuse écorce... qu'elle me permettrait d'habiter avec elle, afin que nous parlions de toi... Je lui ai écrit, comme tu l'avais ordonné, et j'ai attendu longtemps... Mais rien n'est arrivé... Pas même un mot !... Elle ne veut pas de celle que tu chérissais !... Alors, j'ai tout quitté et je suis venue !... Je resterai dans ce pays, le tien, mon aimé !... Je trouverai bien à y gagner mon pain !... Et tous les jours, comme aujourd'hui, je t'apporterai des roses... et je te pleurerai !...

Les larmes glissaient le long de ses joues, tandis qu'elle exhalait ainsi sa douleur, en paroles que brisaient les sanglots.

Soudain, elle poussa un cri et se retourna effrayée.

Corentine lui avait mis la main sur l'épaule.

— Relevez-vous, Madeleine, dit la vieille femme de sa voix rude qui tremblait ; à l'avenir, nous le pleurerons ensemble.

Jean de MONTHEAS.



Les pluies de sang

Eméric Roger, bourgeois de Delémont, nous a donné un recueil de notes qui vont de 1706 à 1800. Il raconte entre autres l'épouvante du peuple un matin en voyant la contrée couverte de sang. C'était en hiver. Ce phénomène si rare avait surexcité les intelligences et on se croyait à la veille de grandes guerres où beaucoup de sang serait répandu dans la contrée.

Le temps n'est pas encore si éloigné où la crédulité populaire ajoutait foi à la chute des pluies de sang. Ces légendes étaient inspirées par la chute de pluies colorées par des crépuscules organiques ou minéraux soulevés dans l'atmosphère par des tourbillons.

Dernièrement, M. Daubrée a transmis à l'Académie une note de M. Delamay, capitaine d'artillerie de marine, sur un fait de ce genre observé en Cochinchine le 13 décembre 1887. Le phénomène a été décrit comme suit par M. Thorausé Phù de l'arrondissement de Tay-Ninh :

« Le 13 décembre dernier, je revenais à Tay-Ninh, dans ma famille, sur une voiture publique où avaient pris place quatre voyageurs et deux enfants, aussi du pays, lorsque vers quatre heures, à 8 kilomètres environ de Tay-Ninh, le jeune conducteur malabare, en se tournant vers moi, me demanda avec colère pourquoi j'avais répandu sur ses vêtements du sang provenant de la coupure de mes doigts. Furieux de ce reproche qui n'était pas fondé, je jetai un coup d'œil sur moi-même et, à mon grand étonnement, je trouvai mes doigts pleins de sang. A cette vue, je crus qu'ils avaient été en effet coupés, sans que je m'en fusse aperçu, par quelque chose

de tranchant ; mais, en les essuyant avec mon mouchoir, je vis qu'il n'en était rien.

Je demandai alors aux autres voyageurs s'ils savaient comment du sang était arrivé sur mes doigts. Ils me répondirent qu'ils n'en savaient pas plus que moi.

En continuant à visiter mes vêtements et à regarder autour de moi, je trouvai à ma grande surprise, un nombre incalculable de petites gouttes, qui sur ma robe noire, paraissaient noires ; mais, en les touchant, je vis avec les autres voyageurs, qu'elles avaient l'apparence d'un sang un peu coagulé.

Une seconde note, d'un autre habitant du même pays, raconte également qu'une pluie de sang est tombée à la même heure non loin de là, à Nap-Nisils.

M. Blanchard, à l'occasion de cette communication, a présenté les remarques suivantes :

De tout temps on a parlé, avec une terreur superstitieuse, de pluies sanglantes ou d'eau changée en sang. En effet, certaines eaux présentent une coloration d'un rouge vif qui préoccupa beaucoup d'observateurs il y a un demi siècle. En 1836 Payeu, attribuait cette coloration à la présence d'un petit crustacé branchiopode, l'*Artemia salina*. Bientôt Dunal, de la faculté de Montpellier, constatait que cette cause est due à un organisme végétal du genre *Protococcus*, appelé quelquefois *Kemaloccus*.

Le phénomène, qui inquiétait nos ancêtres, est aujourd'hui nettement expliqué et l'on ne saurait y voir, comme le croyaient nos grands-pères, un présage défavorable. Il s'agit d'un fait très simple, mais au fond encore assez rare pour qu'on y prête attention.

A. D.



Poignée d'histoires

Forêt pétrifiée.

Le gouvernement des Etats-Unis vient déclarer comme domaine public la merveilleuse forêt pétrifiée d'Arizona, qui est peut-être, après les chutes du Niagara, la plus grande curiosité de la puissante république. Elle a une extension d'environ vingt kilomètres carrés, et le voyageur qui la traverse ne rencontre comme vestiges de végétation que des centaines et des centaines de troncs d'arbres convertis en pierre. Quelques-uns sont entiers, d'autres sont en morceaux de différentes longueurs ; mais ils sont coupés avec tant de perfection qu'on dirait qu'un cyclone les a divisés avec une formidable scie. Quelques-uns mesurent jusqu'à soixante mètres de longueur et trois de diamètre, d'autres sont de dimension courante.

Les géologues ignorent l'époque à laquelle eut lieu la fossilisation de cette immense forêt. On suppose qu'après avoir été détruite par quelque éruption volcanique, elle fut convertie en fond d'une petite mer, par suite d'un nouveau cataclysme.

Quelques siècles plus tard, les eaux se retirèrent, et le terrain apparut alors comme un immense désert recouvert de sable, jusqu'à ce que celui-ci, disparaissant à son tour sous l'action des pluies et du vent, laissât à découvert les arbres de la vieille forêt, quoique complètement transformés.

Pendant qu'ils reposaient dans leur tombe de sable, la nature, toujours magicienne, les changeait en pierre d'une dureté de diamant,

Corruption électorale.

Un journal du comité de Somerset (Angleterre), relate l'anecdote suivante, à propos de l'élection dans la circonscription de Bridgewater.

Une dame de la Ligue des Primevères faisait sa tournée électorale. Elle rencontre dans un village la femme d'un électeur et lui adresse ainsi la parole :

— Bonjour, mistress Jones ; votre mari va voter, comme toujours, pour les conservateurs, n'est-ce pas ?

La femme répond :
— De vrai, cette fois-ci, mon homme vote pour les libéraux. Il a reçu la promesse d'un cadeau à cet effet ; oui, ma fois, on a acheté son vote.

— Acheté son vote ! C'est très mal ! Qui lui a proposé ce marché ? Pouvez-vous me le nommer ?

— Ah ! ma bonne dame, si vous vouliez me donner un demi-souverain, je serais disposée à vous dire son nom.

La dame des Primevères ouvre sa bourse et donne la petite pièce d'or, tout agitée dans l'attente du nom de l'auteur de cette cynique corruption électorale.

— Ma foi, madame, dit alors la femme de l'électeur, pour ne pas vous mentir, c'est moi qui ai fait changer le vote de mon mari, en lui promettant un pantalon neuf, s'il votait pour le candidat libéral, et, avec vos dix shillings, il l'aura de moi, certes, son pantalon neuf.

Le prix d'un nez.

Combien vaut le nez d'une jolie femme ? La question vient d'être résolue par le tribunal de Londres :

M^{me} Rita March avait élu domicile, il y a quelques mois, dans un hôtel de Douvres. Un soir, elle alla se promener dans le jardin de l'hôtel et tomba d'une hauteur de dix pieds dans un trou. M^{me} March s'écrasa le nez et tous les efforts des chirurgiens pour rendre à celui-ci sa forme première sont restés vains.

M^{me} Rita March a intenté un procès à l'hôtelier. Elle a soumis aux juges toute une série de photographies faites autrefois et sur lesquelles se trouve reproduit un amour de petit nez. Les juges lui ont donné raison et ont condamné l'hôtelier à 12.500 francs de dommages-intérêts.

Dans son résumé le président du tribunal a dit : « Si mon nez avait été endommagé de la sorte, il est certain que je n'aurais pas droit à grand'chose ; mais il n'en est pas de même pour une jolie femme. »

On n'est pas plus galant.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

Lai semaine péçay dous messieurs de Mulhouse sont allay ai St-Louis po ios affaires. Tiaint ai l'aint ai vu fini iote traiveil, ai se sont dit : Nos sont tot près de Baile, allans in pô visitay ete velle, ço qu'ai fessainent. Ço qu'ai l'arrivé ai Baile, i ne le serò dire, i n'y ètope. Mais enne tchose chure, çà que s'ai maindegainent des leckerlis in iote tû, ai ne rébiainent pe de dégustay les margrâfer ai peu les bons roudges de Schaffhouse. Bref, nos dous voaidjous prangniant le train po rantray ai lôta. Airivay dain le train, ai se botainent tchétiun en in càre po in pô se reposay. Bintôt ai

rontchâinment comme des taichons. Tot d'in cô le train fessé enne grosse secousse que révoyié mes hannes, que se tapainent lai caboche l'un contre l'àtre. Nos voici ai Mulhouse, dié l'un. Tiaint ai voienneut déchandre, le contrôleur cuvvré lai pœtche di wagon, ai peu crié : *Scheltstat, Alles austiegen*. Tot le monde déchend. Les dous Mulhousiens se ravœtint l'un l'àtre comme des fôs. Main que faire ? D'abord payie, ai peu aiprés attendre qu'in train repaitcheuche po Mulhouse. En attendant les dous voaidjous entraînent dain in restaurant po se payie enne boëne bouteille d'Alsace po digeray inco meu les leckerlis de Baile. Enfin ès dous di matin ai rairivainent ai lôta sain braissure que çé di porte-monnaie. Comme ai sont ai vu recis pai ios fannes, i ne le sais pe ; main i crais que les bès gros mots ne ios aint pe manquy, comme çà lai mode en pareille occasion.

Stu que n' èpe de bos.



Passe-temps

— 0 —

Solutions pour le numéro du 11 février :

Enigmes : le mot de la première énigme est : *violon*.

Le mot de la deuxième énigme est : *souris*.

Curiosités alphabétiques : 1^{re} Les lettres *é, b, t*.

2^e les lettres *o, q, p*.

3^e les lettres *k, c*.

COMBLES

Quel est le comble : De l'audace ?
De l'amabilité ?
De la méchanceté ?

Récréations mathématiques

Prouver que quatre-vingt-dix-neuf plus un ne font pas cent.

Trois voyageurs, pèlerinant ensemble, virent trois prunes sur un prunier. Chacun en cueillit une, combien en resta-t-il ?

Que dit-on de neuf ?

RÉBUS



0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0

Extraits de la Feuille officielle

Courchapoix. — Assemblée bourgeoise, le jeudi 22, à 9 h. du matin, pour discuter les nouveaux règlements de jouissance et la construction d'un puits du pâturage.

— Immédiatement après, assemblée communale pour discuter et voter le nouveau règlement d'organisation.

Vellerat. — Le 14, à 8 h. du soir, pour fixer le taux de l'impôt et voter le budget.



Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.